

L'attention d'un poète, Claude Esteban

par Alain-Madeleine-Perdrillat

Il est heureux que paraisse aujourd'hui, dans une bonne édition, l'ensemble des *Écrits sur l'art* de Claude Esteban (1935-2006), à un moment où l'on pouvait craindre que ne s'amenuise la mémoire d'un homme, écrivain, traducteur et poète, qui joua un rôle important dans la vie littéraire de son temps, qui n'est pas si lointain. Il faut en effet noter qu'il suivit et connut la génération particulièrement remarquable de poètes français tous nés dans les années 1920, Yves Bonnefoy, André du Bouchet, Jacques Dupin, Lorand Gaspar, Philippe Jaccottet... Et se souvenir qu'en créant en 1973 la revue *Argile*, il prenait la suite des vingt numéros de la revue *L'Éphémère* (1967-1972), qu'avaient notamment illustrée plusieurs des poètes cités, auprès de Michel Leiris et de Gaétan Picon. Soutenues par le galeriste Aimé Maeght, décédé en 1981, l'année du dernier cahier d'*Argile*, ces deux revues ont assurément marqué, par leur qualité, l'un des beaux moments de la littérature française au XX^e siècle.

Une tradition existe en France qui voit des écrivains et des poètes s'exprimer sur les arts, dans une perspective qui n'est pas celle de l'histoire de l'art. Après Baudelaire, Apollinaire, André Breton, Aragon et Paul Éluard, et comme quelques-uns des poètes qu'il connut, Claude Esteban a ainsi régulièrement écrit sur les artistes. Et ce qui frappe d'abord dans les cent onze textes recueillis dans ce volume, c'est la diversité de leurs sujets : d'une part, s'il s'agit pour l'essentiel de peintres, on trouve aussi trois sculpteurs (Giacometti, Ubc et Chillida), et quatre écrivains (Éluard, Michaux, Octavio Paz et Yves Bonnefoy) ; d'autre part, on constate que plusieurs d'entre eux ont appartenu à des époques éloignées, comme si le temps ne nuisait en rien à leur communauté secrète : ainsi Assar, Bacon, Bazaine, Chagall, Dubuffet, Morandi..., y rencontrent *naturellement* Caravage, Georges de La Tour, Greco, Velázquez, Murillo et Goya, de même que les poètes déjà cités se tiennent, mais en plus petit nombre, auprès de Baudelaire – et ce serait une erreur de s'étonner de ce nombre réduit dans la mesure où l'auteur étant lui-même poète, il eut assurément le souci de ne pas passer pour un « spécialiste » de poésie disposant d'un savoir particulier dans un domaine où le savoir compte peu.

Une observation s'impose quand on parcourt la liste des artistes choisis par Claude Esteban, c'est l'importance qu'il accorda à ce que l'on nomme « l'art figuratif » à une époque où l'on tenait celui-ci pour caduc, et si le volume s'intitule *Par-delà les figures*, ce *par-delà* ne désigne pas un rejet de la figuration comme dans les œuvres de Kandinsky, de Kupka ou de Mondrian. D'ailleurs Claude Esteban aborde des peintres qui pratiquèrent quasi exclusivement la peinture dite abstraite, ainsi Joseph Sima ou Pierre Tal Coat, et il montre ainsi qu'il n'y a pas d'opposition entre peinture figurative et peinture abstraite, et que ce dernier adjectif empêche de voir qu'une peinture de notre temps conservant un attachement essentiel au modèle – figure, paysage ou nature morte – ne cherche pas pour autant à le *reproduire* comme peut ou semble le faire la photographie. La difficulté est de saisir quelles voies empruntent les artistes qui pratiquent un tel art, quelle liberté ils prennent avec cette réalité « commune », quel sens ils y cherchent, car il est clair, par exemple, qu'une figure de Giacometti nous révèle sur l'humanité bien des significations restées inaperçues jusqu'à lui.

Maintenant, comment caractériser les textes de Claude Esteban ? S'il ne s'agit pas de textes *critiques* au sens propre, puisqu'ils portent pour la plupart sur des artistes reconnus sans discuter leur célébrité, comment définir son approche ? On sent que ses choix sont personnels, ne s'attachent à aucune esthétique ni à une époque particulières, et si l'on pourrait s'étonner de certains « oublis » (aucun texte sur Poussin ou Cézanne, pourtant cités ici et là, au contraire de

Claude Lorrain et de Sisley...), on comprend que l'auteur, très attaché à la langue et à la culture ibériques, écrive sur presque tous les maîtres espagnols, Greco, Velázquez, Murillo et Goya. En fait, la diversité des sujets qu'il aborde indique une liberté étrangère aux approches universitaires. Une liberté qui va parfois jusqu'à substituer à une prose continue qui argumente, une suite de phrases courtes qui constituent autant de poèmes en prose, ainsi dans « Le matin blanc », ce texte qui, s'il n'avait pour sous-titre « *Sur des gravures de Vieira da Silva* », pourrait constituer en lui-même un long poème où il est peu probable que l'on reconnût la figure de l'artiste, simplement désigné par le pronom « elle » :

« *Quelques fétus. Rien ne dira si la saison qui vient les porte vers un nid
de plumes neuves – ou les dissipe.
Elle ne décide pas. Elle est le vent, l'air nu, l'œil qui s'éloigne.
À nous l'espoir, les mains.* »

Et l'on ne peut s'empêcher de penser que ce recours à la poésie révèle le sentiment d'une insuffisance de la prose quand il s'agit de dire certaines émotions, mais aussi, consciemment ou non, l'ambition de faire « jeu égal », si l'on peut dire, avec les œuvres qui les ont suscitées.

Semblablement, le texte « *Cosmogonie. Pour Joseph Sima* » avance en phrases fragmentées, cette fois très courtes, en isolant souvent un mot (hormis un paragraphe écrit en prose), ce qui témoigne encore de cette complète liberté que s'accorde Claude Esteban, et l'on observe que le poème devient une méditation inattendue sur les couleurs et suggère que Sima s'y révèle en fournissant l'occasion idéale d'une telle méditation.

De ces écrits sur l'art de Claude Esteban, il ne faut donc pas attendre une esthétique définissable (sinon peut-être par ce que l'on devine rejeté par l'auteur). Ils ne composent pas une part séparée de son œuvre poétique, plutôt une « application » de celle-ci : jamais une analyse raisonnée, mais un regard attentif et ému, et telle est leur qualité de se révéler aussi subjectifs que les œuvres qu'il distingue. Il faut ajouter qu'une telle approche poétique est périlleuse, toujours menacée par l'afflux de belles phrases ou de certains effets littéraires venant s'interposer au lieu d'éclairer les œuvres, de s'en approcher pour mieux les rendre proches, quand souvent elles paraissent lointaines : de faire que le lecteur, grâce à des mots justement choisis, à des remarques attentives, en vienne à reconnaître l'œuvre et à la désirer. Et, dans ces textes qui rappellent ceux de son ami Yves Bonnefoy, auquel il consacre de longues pages, c'est ce que vise Claude Esteban, sans jamais oublier que tout propos sur la poésie est menacé de se préférer à son sujet.

Si l'on aimerait bien sûr que les textes de Claude Esteban soient accompagnés de quelques illustrations, il faut se réjouir de les voir ainsi réunis dans une édition sérieuse, préfacée et pourvue de notices qui rappellent toute l'importance qu'eurent et continuent d'avoir aujourd'hui, discrètement, ces années 1964-2006. Puis ce beau livre invite simplement à relire de la poésie, et à retourner dans les galeries et les musées où sont conservées les œuvres évoquées, pour s'assurer de la justesse des propos de l'auteur qui les célèbre.

ALAIN MADELEINE-PERDRILLAT

avril 2024

CLAUDE ESTEBAN

Par-delà les figures. Écrits sur l'art, 1964-2006

Édition établie et annotée par Xavier Bruel et Paul-Henri Giraud

Préface de Pierre Vilar

Éd. L'Atelier contemporain, 2024, 952 p., 30 €